

En quoi la psychanalyse peut intéresser l'illettrisme ?

*Intervention Dominique DADE
Psychanalyste, directrice du cabinet FORCES*

Compte rendu de la 2^{ème} rencontre régionale de lutte contre l'illettrisme organisée par la DRTEFP Bretagne le 26 novembre 1996

Il existe différentes lectures de l'illettrisme : des lectures externes au sujet illettré (un milieu défavorisé socialement, culturellement,...) et des lectures internes au sujet illettré (un dysfonctionnement cognitif,...).

Mais il y a deux impasses à ces lectures :

- Le fait que toutes ces lectures exonèrent le sujet de toute responsabilité, consciente et/ou inconsciente, dans son illettrisme et dans son possible accès aux savoirs, fussent-ils de base,
- La question du pourquoi tous les sujets ne réagissent pas de la même manière et au même contexte.

Ces deux questions m'ont amenée à chercher du côté de l'intrapsychique et de la psychanalyse, en faisant l'impasse sur la question de l'inné (ou l'inné n'existe pas et j'ai raison de ne pas m'y intéresser, ou il existe et je n'y peux rien pédagogiquement parlant).

De mon point de vue, « le contexte n'existe pas », ce qui existe ce sont les effets du contexte sur le sujet, ce que le contexte fait au sujet et ce que le sujet en fait.

Je pars de l'hypothèse que tout le monde a un appareil à penser qui lui permet d'acquérir au moins les savoirs de base, et je me suis demandée ce qui dans l'intrapsychique empêche un sujet d'acquérir des savoirs de base.

Cette lecture de l'illettrisme le considère comme un symptôme et une souffrance ; un sujet illettré est toujours un sujet qui souffre.

UN CONCEPT CLE : L'AMBIVALENCE

C'est la présence simultanée, dans la relation à un même objet, ici le savoir, de tendances, d'attitudes, de sentiments opposés (amour-haine, passivité-activité...)

Cela permet de comprendre que, quand un sujet veut apprendre, il veut aussi ne pas apprendre. Donc, quand au fil de son apprentissage, un sujet illettré manifeste des résistances à apprendre, cela fait partie du processus d'apprentissage. Non surpris par leur apparition, le psychopédagogue peut se consacrer à les entendre. Cela a du sens de ne pas apprendre : le sujet dit dans son illettrisme quelque chose de lui qu'il ne peut pas dire autrement, au sens du langage. Il met en actes ce qu'il ne peut pas mettre en mots.

- Une hypothèse d'intervention est qu'en entendant ce qu'il dit de lui sur la scène de l'illettrisme, nous lui faciliterons l'accès au savoir. Il s'agit alors de désintriquer l'affect et l'acquisition de savoir.

En effet, qu'est-ce qui inhibe le désir de savoir ? Certains parlent d'une pulsion de savoir qui existerait dès la naissance, et disent que le désir de savoir s'origine dans le désir de savoir ces origines, d'où une pratique qui passe par l'histoire de vie et le génogramme (de qui suis-je l'enfant au sens de l'humanité et au sens de ma famille ?). Ce sont des questions existentielles.

Toute être humain rencontre ce barrage (puisque l'humanité ne sait pas d'où elle vient), mais pour les publics illettrés ils sont doublement blessés sur la question des origines.

Inhibe l'accès au savoir, un secret, un non-dit, une souffrance sur ses origines. Une souffrance qui aujourd'hui une autre forme : bon nombre des publics accueillis connaissent leur histoire, savent le non désir de leurs parents, leur abandon, leur placement, mais ils le savent avec leur tête, ils ne l'ont pas « digéré » avec leur cœur, d'où une intervention bien plus complexe pour les psycho-pédagogues : l'histoire est sue, mais elle n'est pas « digérée » (abréagiée en psychanalyse). Il y a un savoir sur son histoire mais l'affect, la blessure qui accompagne ce savoir, n'est pas traitée.

L'ambivalence est aussi présente chez le professionnel. Tout ce que je dis de l'illettré s'applique à nous, car nous avons un point commun : nous sommes des sujets, au sens physique du mot. Alors quand l'intervenant dit « je veux lui apprendre » je ne veux pas le lui apprendre ». Comme le dit Lacan, « dans toute relation d'aide, il y a du sadisme inconscient ».

AUTRE HYPOTHESE PEDAGO-PSYCHANALYSTIQUE IL Y A DU BENEFICE À ECHOUER

D'autres que des psychanalystes l'ont dit, notamment Watzlawick (« comment réussir à échouer », ou « faites vous-mêmes votre malheur »).

Ainsi sa parabole du clochard alcoolisé cherchait ses clefs qu'il avait perdues sous un réverbère, un policier lui propose de l'aider. Pendant une heure, ils cherchent ensemble, ils ne trouvent pas. Le policier dit au clochard : avez-vous perdu vos clefs ici ? Et le clochard lui répond : non, je les ai perdu là-bas ; mais là-bas, il fait noir, ici, il y a de la lumière. Et comme le dit Watzlawick, « continuons à chercher dans la lumière du présent ce dont nous savons pertinemment que cela se situe dans l'obscurité du passé ».

En pédagogie, ne sommes nous pas en train de chercher dans la lumière du présent ce dont nous savons que cela se trouve dans l'obscurité du passé ?

L'histoire de L. illustre ce bénéfice à échouer. L. est accueilli dans le cadre d'un chantier d'insertion, puis suivi dans le cadre d'un contrat d'orientation. C'est un adolescent de 20 ans, illettré, élevé par ses grands-parents dans la haine de ses parents. Il découvre un jour, parce que je lui lis son dossier d'Impro, que ses grands-parents paternels avaient placé leur enfant, dont le père de L.. L. découvre ou plutôt redécouvre que ses grands-parents paternels ne sont pas si idéaux, et que ses parents ne sont pas si « pires ». Nous pensons que c'est à ce savoir là que L. ne voulait pas accéder. Pour supporter ce qu'il a vécu comme un abandon parental, il s'est construit un roman familial avec ses grands-parents idylliques et des parents haïs. Il a

« préféré » ne pas apprendre à lire pour ne pas avoir à déconstruire ce roman familial qui lui avait permis d'atteindre ses 20 ans.

Notre hypothèse est que si le système lui avait permis de se réappropriier plus tôt sa vraie histoire, L. serait aujourd'hui en situation d'apprendre à vivre avec, et donc apprendre tout court. La mère de L., Monique, rencontrée au hasard de stages, est une mère en souffrance. Monique se vit elle-même comme illettrée, ce qu'elle ne nous semble pas être. Son mari, le père de L., est sorti depuis plusieurs années de l'alcoolisme, alors que L. le pense toujours alcoolique.

Voilà pour les bénéfices qu'il y a à échouer.

Le bénéfice à échouer existe aussi chez le professionnel qui peut avoir bénéfice à faire échouer.

D'autres concepts clés de la psychanalyse peuvent intéresser la pédagogie : l'inconscient (qui peut ne pas vouloir ce que le conscient veut) ; le contre transfert (ce que déclenche chez moi ou chez des intervenants, l'autre, ce qu'il réactualise de ma propre histoire que je n'ai pas traitée).

En guise de conclusion, je rappellerai que la relation pédagogique au sens générique, que ce soit avec une assistante sociale, un formateur ou un éducateur, est d'abord une rencontre entre deux sujets dont un est « professionnel », l'autre « illettré ».

Leur asymétrie de statut ne change rien à ce constat : ces deux sujets ont chacun un fonctionnement psychique. Les concepts, les hypothèses pédago-psychanalytiques s'appliquent aux deux sujets, pas seulement à l'illettré.

L'illettré et le formateur sont tous deux des sujets. Cette similitude :

- différencie le regard psychanalytique des autres lectures de l'illettrisme qui insistent plutôt sur les spécificités de l'illettré ou de l'illettrisme
- explique – sûrement en grande partie – la résistance à la mise en œuvre des concepts psychanalytiques dans le champ du travail social.

Comment nouer une relation pédagogique qui permette de dénouer ce qui, dans son rapport au savoir ou à l'autre, a empêché l'illettré d'acquérir les savoirs de base ?

Par exemple, nous nous précipitons dans l'apprendre, le transmettre. Or, nous faisons l'hypothèse suivante : ces publics là, vivent la relation à l'autre comme dangereuse, donc quand ils nous rencontrent, ils en sont à se défendre.

Historiquement, quand un nourrisson rencontre sa mère et son père (au sens générique), ses parents « devraient » être étayant pour lui, devraient lui apprendre à concevoir l'autre comme une aide. Or, quelquefois cette première relation s'est mal passée et comme elle est générique des suivantes. Il va d'abord falloir que cette personne réapprenne à vivre l'autre comme aidant et non comme dangereux ; d'où des hypothèses d'intervention différentes.

Avant de savoir, quel savoir transmettre, et comment le transmettre, ne faut-il pas d'abord ou en même temps questionner la relation ? Comment instaurer : restaurer une relation qui soit d'aide, du double point de vue de l'illettré et de l'intervenant ?